

## Ciné-Bulles

### *Faut-tu qu'je tue mon père?* de Nathalie Synnett

Julie Beaulieu

---

Volume 21, numéro 3, été 2003

URI : [id.erudit.org/iderudit/33415ac](http://id.erudit.org/iderudit/33415ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Beaulieu, J. (2003). *Faut-tu qu'je tue mon père?* de Nathalie Synnett. *Ciné-Bulles*, 21(3), 59–59.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Faut-tu qu'je tue mon père?

de Nathalie Synnnett

par Julie Beaulieu



«**M**on nom est Nathalie Synnnett. Je suis la fille qui fait le film. C'est comme ça qu'ils m'appellent en Haute-Gaspésie: la fille qui fait le film. Je reviens de la ville où j'étais partie réussir ma vie. Dix ans à espérer. La foi, j'en ai pu. Je m'étais promis d'être fière de moi, j'ai échoué. J'ai 30 ans, je veux mourir.» Lauréat du Meilleur espoir documentaire et de la Meilleure première œuvre cinématographique lors des derniers Rendez-vous du cinéma québécois, **Faut-tu qu'je tue mon père?** s'inscrit dans la tradition du cinéma-vérité léguée par Pierre Perrault. Mais ce portrait d'une jeunesse aux idéaux refoulés, qui prend racine dans les désirs avortés de la cinéaste, n'est pas à la hauteur de ses prestigieuses distinctions.

**Faut-tu qu'je tue mon père?**, premier film de Synnnett, dénonce avec cynisme les difficultés éprouvées par les jeunes de la Haute-Gaspésie, qui cherchent tant bien que mal à se tailler une place dans une région en voie de disparition. Dès les premières images, la splendeur contemplative des paysages uniques et la mer qui se fracasse sur les rochers donnent le ton. C'est en exploratrice que la cinéaste retourne chez elle pour y découvrir à nouveau son pays. Elle sillonne la Gaspésie à la rencontre des jeunes, suivant l'exemple de Perrault, qui découvrait l'Île-aux-Coudres à travers la voix de ses habitants. C'est en pénétrant l'univers intime de Richard, Simon, David, Mark, Émilie et Kevin que Synnnett dévoile l'attachement à sa terre natale et son immense désarroi face à la vie.

Avec un tel film, Synnnett pratique à fond le cinéma-vérité. Elle joue sur la proximité, l'intimité et l'authenticité des témoignages. Tour à tour, les jeunes sortent de leur anonymat pour se livrer naturellement à la caméra. Si les moments forts sont troublants, sans jamais

verser dans le mélo kitsch, d'autres sont empreints d'une candeur tout à fait déconcertante. Malgré la gravité du propos — la cinéaste aborde de front des sujets plutôt difficiles et souvent tabous dans les villages (la mort, l'amour, le suicide, l'homosexualité, l'anorexie, le rejet et l'avenir) — certains témoignages sont plus légers. La spontanéité et surtout l'innocence avec laquelle on raconte la querelle du jeune couple homosexuel constituent un moment savoureux. Mark incarne le type allergique aux grandes villes qui prend panique lorsqu'il y a trop de voitures: ses mains deviennent moites à l'entrée du pont Pierre-Laporte... Ils ont une façon particulière de raconter, une manière bien à eux de dire la banalité du quotidien. Tous aussi attachants les uns que les autres, ces jeunes laissent derrière eux un message d'espoir.

Le commentaire en voix *off* de la cinéaste n'est pas toujours opportun parce qu'il frôle à certains moments une poésie plutôt naïve, qui la place dans une position ambiguë, en décalage avec le reste du film. Il n'est pas simple de savoir où se situe la cinéaste dans ce portrait. Si **Faut-tu qu'je tue mon père?** est un véritable témoignage autobiographique dont l'effet miroir se reflète dans la situation des jeunes en exode, il aurait fallu s'engager davantage sur cette voie de manière plus convaincante dès le début.

Ancré dans la réalité quotidienne québécoise et au cœur des grands débats sociaux, le film pose une question claire et légitime: le bonheur est-il possible? Documentaire sans prétention, le film à l'instar de son auteur a les deux pieds sur terre. ■

**Faut-tu qu'je tue mon père?**

vidéo / coul. / 83 min / 2002 / doc. / Québec

**Réal. et scén.:** Nathalie Synnnett

**Image:** Jean-Sébastien Cloutier

**Son:** Guy Larouche,

Jérôme Boiteau et le Studio Expression Messier

**Mus.:** Jean-Frédéric

**Mont.:** Martine Cossette

**Prod.:** André Mailly -

Prise XIII

**Dist.:** Productions Prise XIII